

On peut maintenant mieux comprendre l'évolution du contenu de l'idée de dictature du prolétariat : elle constitue l'élimination par la violence de tous les obstacles extrinsèques à la rationalisation gestionnaire de la production. Etant donné le degré de maturité du développement de l'appareil de production considéré dans son ensemble ces obstacles sont de nos jours exclusivement des obstacles sociaux : ce sont les classes privilégiées qui s'opposent de toutes leurs forces, par tous les moyens, y compris l'universalisation des méthodes policières, à la fusion organique des deux pôles opposés de l'appareil de productions, tous deux également collectifs et socialisés, parce que une telle fusion ne peut signifier que la socialisation complète et définitive de la production.

Mais en même temps, et c'est là ce que ne peuvent voir les schématisés stériles enfermés dans des formules toutes faites, les classes privilégiées, dès que la propriété privée est éliminée, se définissent précisément comme celles qui reposent sur cette division sociale entre la direction et l'exécution et elles ne peuvent se maintenir que dans la mesure où elles la perpétuent.

C'est la raison pour laquelle la compréhension du phénomène bureaucratique et l'élaboration programmatique positive pour la société de transition vont étroitement de pair et pour laquelle, tant que, historiquement, le phénomène bureaucratique ne s'était pas dégagé dans toute sa pureté, le programme socialiste ne pouvait être frappé que d'une imprécision telle que la notion de dictature du prolétariat devenait sujette aux pires équivoques et aux pires déformations, qui, justement ont permis au phénomène bureaucratique de se greffer si aisément sur le courant bolchevique pourtant authentiquement révolutionnaire et prolétarien.

Il n'est plus possible de nos jours de se désintéresser du développement moderne de l'appareil de production. Son étude devient une des tâches les plus urgentes. Le mérite d'un livre comme celui de M. Friedman est de montrer que si les marxistes encore capables de se servir de la méthode marxiste renoncent à cette tâche, des gens, organiquement étrangers au prolétariat et à tout esprit révolutionnaire s'empareront de ces problèmes authentiques et feront de leur étude un instrument de mystification supplémentaire dont le danger est d'autant plus grand que le terrain sur lequel se place cette mystification est plus profond.

PH. GUILLAUME.

DOCUMENTS

L'OUVRIER AMERICAIN

(traduit de l'américain)

DEUXIEME PARTIE

LA RECONSTRUCTION DE LA SOCIETE

par Ria STONE

Nous avons pensé, au début, nous limiter à donner un résumé du long texte de Ria Stone, intitulé « La reconstruction de la société », qui a été publié dans la même brochure que « La vie à l'usine », de Paul Romano, et qui contient l'élaboration et l'amplification théoriques des données décrites par Romano. Cependant, à la fois la difficulté de résumer un texte aussi riche et l'importance des problèmes qui y sont traités, nous ont fait revenir sur cette décision; nous publions ainsi aujourd'hui la traduction de la première moitié de ce texte remarquable, dont la deuxième partie paraîtra au numéro suivant de « Socialisme ou Barbarie ». Nous pensons toujours publier par la suite un texte résumant les réflexions que nous a suscitées le document de Romano et les critiques que nous semble soulever sur certains points la conception de Ria Stone.

Quant à la traduction, elle ne prétend nullement au mérite littéraire, mais simplement à la fidélité.

Pierre CHAULIEU.

INTRODUCTION

La crise de la société contemporaine, la barbarie et le chaos qui dominent l'existence quotidienne et l'avenir immédiat des hommes d'un bout à l'autre de la planète, ont fait que de toutes les couches de la société s'interrogent sur les perspectives finales de l'humanité. Cette recherche, commencée avec hésitation pendant les années de dépression, a été momentanément suspendue durant la deuxième guerre mondiale. Mais la guerre a fait aussi éclater le mythe du New Deal rooseveltien, présenté comme un moyen de salut, et avec ce mythe ont disparu les dernières barrières devant les questions les plus implacables. Les efforts désespérés des partisans de Wallace et des staliniens qui veulent perpétuer le mythe

rooseveltien tout en condamnant son incarnation actuelle sur le plan international qu'est le plan Marshall, ne font que rendre plus évident l'abîme existant entre la mémoire d'un homme mort et les tendances profondes de deux milliards de vivants. Aujourd'hui toutes les couches de la société sont à la recherche de la voie à suivre pour créer un monde ; un monde, dans lequel les hommes puissent vivre en tant qu'individus sociaux et créateurs, en tant qu'hommes achevés et non, en tant qu'hommes moyens. De cette recherche surgit graduellement une nouvelle philosophie de la vie. Ni la révolution chrétienne, ni la réforme protestante — les seules étapes de l'histoire de la civilisation occidentale qui lui soient comparables —, n'ont atteint la profondeur et la portée du processus de mise en question et de recherche de valeurs qui se déroule actuellement dans l'activité et la pensée des hommes.

La description que l'on vient de lire, que Romano, ouvrier lui-même, a faite de la vie d'un ouvrier aux Etats-Unis d'aujourd'hui, est une contribution fondamentale à cette recherche. A l'opposé des écrits des intellectuels et des hommes d'Etat, on a là un document social qui décrit dans son essence l'existence réelle de centaines de millions d'individus qui constituent la base de notre société. La vie culturelle et la philosophie de toute société ont toujours été déterminées par la vie de la classe des producteurs qui en forme la base. Mais, en dehors des périodes de révolution, le monde tend à oublier ce fait. Rien ne montre plus clairement combien la révolution sociale est aujourd'hui près de la surface sinon le fait que partout où les hommes d'Etat ou les dirigeants industriels se réunissent pour essayer de résoudre la crise de la société moderne, un problème hante leur pensée — comment développer la productivité des ouvriers. Jamais l'attitude des ouvriers vis-à-vis de leur travail n'a eu plus d'importance pour la société. Dans chaque pays, quelle que soit sa raison sociale, la capacité et la volonté des ouvriers à produire sont considérées comme le fondement de la politique nationale et internationale. Si, comme nous le croyons, ce problème ne peut être résolu qu'en plaçant le contrôle de la production entre les mains des ouvriers, il ne peut aussi être fondamentalement compris qu'en pénétrant ce que les ouvriers font et pensent lorsqu'ils travaillent sur leurs bancs et leurs machines.

Ce n'est qu'en comprenant les conditions réelles de vie et les tendances réelles de la classe ouvrière réelle à une certaine étape de son développement, que les problèmes de l'humanité considérée comme un tout peuvent être compris. Ceux qui cherchent au milieu de la barbarie moderne un principe unificateur qui leur permette de comprendre le passé et de bâtir l'avenir, doivent tourner leur attention vers la dégradation quotidienne de l'individu producteur et la lutte concrète pour sa libération qui se développe au sein de la classe ouvrière.

Nous nous sommes occupés de la classe ouvrière américaine non seulement parce que c'est la classe ouvrière que nous connaissons le mieux, mais aussi parce que considérée comme force productive elle est la plus puissante et la plus développée du monde. Au XIX^e siècle, Marx a pris le capitalisme britannique comme base pour son analyse économique du capitalisme. Aujourd'hui, c'est la classe ouvrière américaine qui offre la base pour une analyse de la transition économique du capitalisme vers le socialisme, et la démonstration concrète du développement de la nouvelle société au sein de l'ancienne.

CHAPITRE PREMIER

LA REVOLUTION PERMANENTE DANS LE PROCESSUS DE PRODUCTION

Les ouvriers semi-qualifiés de la grande production sont actuellement l'avant-garde de la classe ouvrière aux Etats-Unis. De 1921 à aujourd'hui, particulièrement après la dépression de 1929 et pendant la deuxième guerre mondiale, l'industrie américaine a traversé une phase de révolution qui ne trouve du point de vue de la profondeur et de l'extension, de précédent que dans le développement de l'industrie au début du XIX^e siècle. De même que celui-ci a abouti au mouvement chartiste, aux révolutions de 1848 en Europe occidentale et à la guerre de Sécession aux Etats-Unis, de même la révolution industrielle qui a eu lieu après la première guerre mondiale prépare une révolution sociale à l'échelle du monde entier.

De 1899 à 1919, la force électrique a été surtout utilisée comme source d'énergie pour les machines de vieux type. Entre 1923 et 1929, des nouveaux types de machines ont été introduits pour exploiter cette force électrique. Sur la base de ce nouvel appareil mécanique et de la centralisation du capital résultant de la crise de 1929, la production s'est développée et concentrée dans d'énormes usines, dont la taille excède celle de la plupart des villes de la terre. Ces usines ont attiré dans les rangs de la classe ouvrière des individus de toutes les régions du pays et de toutes les professions. Des paysans des régions arides, des employés de bureau, la jeunesse étudiante qui rêvait de qualification professionnelle et les vieux qui avaient perdu tout espoir d'une existence sociale utile, des nègres attachés très récemment encore aux plantations du Sud, des femmes dont la vie avait eu jusque là pour unique horizon leur mari et leurs enfants — tous ont été absorbés par les usines et ont dû réconcilier leur mode antérieur d'existence sociale avec la nouvelle réalité du travail sur le banc ou le long des chaînes d'assemblage. Ceux qui ne sont pas entrés dans l'appareil de production nouvellement développé entre 1934 et 1939 ont été de toute façon arrachés à leurs occupations traditionnelles par la crise, et étaient disponibles au début de la guerre, pour être utilisés dans les chantiers, les usines d'aviation et les laboratoires radiophoniques de l'« arsenal de la démocratie ». Une armée industrielle de réserve comprenant dix-sept millions de chômeurs s'est amalgamée avec les millions qui étaient déjà au travail et ainsi fut créée la classe ouvrière industrielle la plus grande et la plus puissante que le monde ait jamais connue.

Les contradictions du travailleur semi-qualifié.

Si ces ouvriers avaient, jusqu'à un moment très récent, mené leur vie sociale dans les limites de la famille, de l'église et du village, ils faisaient maintenant partie d'une communauté industrielle. S'ils avaient eu, en réalité ou dans leurs projets, des

activités où ils contrôlaient eux-mêmes le rythme de leur travail — ou l'absence de rythme — ils trouvaient maintenant leur vie complètement dominée par la montre, la machine et la chaîne d'assemblage. Par la nature même des nouveaux travaux semi-qualifiés, qui d'une part exigent l'apprentissage rapide des qualifications et d'autre part dégradent l'ouvrier par la répétition monotone de certaines opérations, ces ouvriers ont été dès le départ pris dans une contradiction. Ils n'étaient ni les artisans qualifiés dont était formée la vieille aristocratie ouvrière, ni les travailleurs ordinaires dont l'actif principal était la force physique. Plus ils devenaient aptes à une variété de travaux, plus ils devenaient remplaçables en tant qu'individus. La qualification de chacun d'eux n'était pas interchangeable, mais elle n'était pas non plus un monopole, de telle sorte que l'homme, sinon la qualification, était interchangeable. C'est de cette contradiction que le CIO a surgi en 1936-1937. Il représenta la tendance instinctive de la classe ouvrière américaine à échapper à cette contradiction, entre sa dégradation par la machine qui la confine à des travaux parcellaires et, d'autre part, ce que Marx il y a quatre-vingts ans a appelé la nécessité de « variation des travaux, fluidité des fonctions et mobilité universelle » inhérente à l'industrie moderne. Cette contradiction, approfondie et développée par la guerre, est devenue un cancer qui ronge systématiquement la vitalité de la société bourgeoise américaine.

Si cette contradiction s'est emparée des fondements de la communauté industrielle dans le pays lui-même, elle était présente avec encore plus d'acuité à l'armée. Quatorze millions d'hommes et de femmes, indépendamment de leurs occupations précédentes, se sont trouvés occuper des fonctions non seulement au combat, mais dans les transports, les bureaux, les hôpitaux et les intendances. Des valets de ferme ont été transformés en spécialistes des transmissions; des employés de magasins de chaussures sont devenus infirmiers de première ligne, administrant de la morphine ou du sérum aux blessés, selon leur appréciation de la nature des blessures et des possibilités de guérison. Tout cela faisait partie de l'expérience routinière de tous les mobilisés : et également routinière mais plus dramatique encore, était l'interchangeabilité de chacun d'eux.

Envisager avec des sens sobres.

Ainsi, pour des millions d'ouvriers, la révolution industrielle des deux dernières décades a signifié un développement combiné et concentré de l'histoire du capitalisme moderne. De la ferme à la chaîne d'assemblage, de la maison à l'atelier, du bureau à la machine, du village à la métropole, du Texas à Paris, ils ont expérimenté dans quelques brèves années la variété infinie du monde moderne, en même temps que la monotonie mortelle du processus de travail, l'insécurité sociale et les possibilités, étroitement limitées qu'offre le capitalisme aux individus.

Ce que Marx décrivait, il y a un siècle, comme le mouvement essentiel de la société bourgeoise, est entré dans la vie de soixante millions d'ouvriers :

« Les bouleversements constants de la production, la perturbation ininterrompue de toutes les conditions sociales, l'incertitude et l'agitation permanentes distinguent l'époque bourgeoise

de toutes celles qui l'ont précédée. Toutes les relations fixes et ossifiées, avec leur escorte d'opinions et de préjugés anciens et vénérables, sont balayées, et toutes les relations nouvelles visibilissent avant qu'elles parviennent à se cristalliser. Tout ce qui est solide s'évanouit, tout ce qui est sacré est profané et en fin de compte l'homme est obligé d'envisager avec des sens sobres ses conditions réelles de vie et ses relations avec son espèce ».

Aujourd'hui, l'ouvrier américain doit envisager « ses conditions réelles de vie et ses relations avec son espèce ». Les grèves d'après-guerre ont été la première manifestation empirique de cette nouvelle attitude. Après la grande vague de grèves, les ouvriers pris individuellement et les groupes d'ouvriers, dans leur essai de s'expliquer à eux-mêmes leurs actions, n'ont cessé de s'interroger dans des conversations à l'atelier, au bistrot, et partout où ils se rencontrent et ils se parlent. La rapidité avec laquelle des millions d'ouvriers ont vu leurs vies révolutionnées par la production, sur la toile de fond des crises et des guerres capitalistes, a transformé l'ouvrier américain de praticien empirique et aecomodant en investigateur réfléchi et critique des réalités sociales qui l'entourent. Qu'il soit en grève lui-même ou apprenne que d'autres font grève, qu'il obtienne ou non satisfaction pour ses revendications, la même question le hante : où est-ce que tout cela nous conduit ? Les ouvriers américains essaient aujourd'hui de créer une conception de l'histoire sociale, après leur déception écrasante concernant les promesses de la « manière américaine de vivre » et la nouvelle appréciation des forces productives acquise par leur expérience de l'usine et de la guerre.

La créativité des ouvriers.

Plus que partout ailleurs, c'est aux Etats-Unis que les ouvriers, en mettant en avant leurs revendications en tant qu'ouvriers, mettent aussi en avant leurs exigences en tant qu'êtres humains. Pour des raisons géographiques et historiques, dues à l'absence de restrictions féodales aux Etats-Unis, au débouché que formait la frontière occidentale et à l'approvisionnement constant en force de travail par l'immigration, l'expansion du pays s'est faite sans interruption par l'expansion des forces productives de l'homme. La richesse naturelle du pays a été considérée comme une donnée. La richesse sociale, le prestige et la force du pays ont été, et reconnus comme étant, le résultat de l'industrie, laquelle, une fois son enveloppe capitaliste enlevée, n'est rien d'autre que des forces productives humaines. Dans une région agricole appauvrie comme l'Italie du Sud, ou dans une petite île comme l'Angleterre, qui doit maintenir son Empire par des alliances manoeuvrières, l'intervention de Dieu ou le génie politique des hommes d'Etat ont pu être considérés comme le facteur décisif de l'histoire de la nation. Par contre les Etats-Unis, bien que la pensée sociale n'y ait pas été développée, ont été dominés par l'idée que l'univers qui nous entoure a été créé par l'énergie et la prévision de l'homme. Le résultat est cette conception qui domine l'esprit des ouvriers, selon laquelle le travail a ou doit avoir une valeur positive et créative.

Ce n'est pas le droit de vote qui a attaché l'ouvrier américain à la « manière américaine de vivre », mais la possibilité de la liberté et de la mobilité individuelle. Le rêve démocratique, produit idéologique des Etats-Unis, n'a jamais été le rêve de la

démocratie politique. Il a été la conviction, nourrie par les possibilités réelles qui ont existé dans le pays pendant plus d'un siècle, selon laquelle chaque individu, l'homme commun, pouvait mettre de plusieurs façons ses capacités à l'épreuve. Pour les ouvriers américains, la liberté a été une force économique. Bien que se réalisant de moins en moins fréquemment, c'était l'espoir toujours présent, que chaque homme pouvait arriver à être « son propre patron ». Ce qu'on entendait par là, ce n'était pas qu'il pouvait devenir patron des autres, mais qu'il pouvait parvenir, dans son propre petit atelier ou dans sa ferme, à réglementer ses heures de travail et à mettre ses propres idées en application. Par le passé, des millions d'ouvriers sont réellement devenus « leurs propres patrons » dans une taverne, un café, une station d'essence, un atelier de radio. Aujourd'hui, à l'atelier, les ouvriers se torturent eux-mêmes en pensant à l'impossibilité de jamais s'échapper de la prison qu'est l'usine. Pour la grande bourgeoisie, « liberté de l'entreprise » signifiait le droit d'extorquer du surtravail aux ouvriers; pour les ouvriers, « liberté de l'entreprise » signifiait se libérer de la nécessité de vendre leur force de travail aux patrons, se libérer du contrôle de leurs heures productives par le patron.

Les ouvriers aujourd'hui ont perdu le sens de la liberté économique, et regardent leur travail comme une forme de servitude. Pour eux, le travail est devenu simplement le « boulot »; il n'est ni l'expression de leur propre humanité, ni un moyen pour le développement de l'humanité en général, ni une préparation pour une liberté éventuelle. C'est simplement du boulot « pour la com-

La compagnie ne s'intéresse qu'à la production pour la production », et ce sera toujours « pour la compagnie ». L'ouvrier, créé par le développement des forces productives, est intéressé à produire en tant qu'être humain. L'ouvrier se plaît à travailler. Les jours où il est libre, où il n'est plus sur la chaîne d'assemblage des autos, il est capable de passer son temps à bricoler sur sa voiture. Ce faisant, il exprime dans son temps « libre » les caractéristiques qui distinguent l'espèce humaine de toutes les espèces animales. Mais la différence entre le temps de travail libre et le temps de travail pour la paye ne quitte jamais sa pensée, qu'elle se tourne vers hier ou vers demain.

C'est quelque chose de plus important que la distribution inégale des richesses qui aux Etats-Unis a convaincu les ouvriers américains du caractère de classe du capitalisme. Le caractère aliéné, non-créateur de son activité productive maintient l'ouvrier américain dans un état permanent d'interrogation et d'agitation vis-à-vis des perspectives de cette activité. Les économistes voient les bases de la crise sociale dans le chômage et le pouvoir d'achat limité des ouvriers, et pensent qu'ils peuvent résoudre la question par le « plein emploi » (c'est-à-dire les soixante millions d'emplois salariés) et des salaires annuels plus grands ou garantis. C'est une illusion typiquement bourgeoise. Les ouvriers sont aujourd'hui « psychologiquement chômeurs », comme l'a dit un analyste bourgeois (1). Qu'ils travaillent ou non, ils sont constamment hantés par le sentiment de frustration et la peur qu'ils sont condamnés à rester les victimes de l'attraction et de la répulsion du capital.

(1) *Qui faire avec les grèves?* de Peter DRUCKER. « Colliers », 1^{er} janvier 1947.

C'est précisément parce que le capitalisme américain a été le plus révolutionnaire et le plus progressif de tous les capitalismes, dans le sens qu'il a dévoilé les mystères de la production, que cette conviction organique s'est développée parmi les ouvriers américains : tout ordre social auquel ils accordent leur soutien doit être révolutionnaire et progressif dans le même sens. C'est donc précisément la vigueur passée du capitalisme américain qui fait aujourd'hui sa faiblesse la plus grande face à la classe ouvrière américaine.

L'aliénation des ouvriers.

L'ouvrier américain fait aujourd'hui dans la pratique la distinction que Marx a faite théoriquement il y a environ cent ans — la distinction entre le travail abstrait produisant des valeurs et le travail concret visant à la satisfaction des besoins humains. Marx niait que l'essence de la production des valeurs fût la recherche du profit par les capitalistes individuels. Il a particulièrement dénoncé les économistes bourgeois qui ne pouvaient voir la loi du mouvement de l'économie capitaliste que dans l'avidité des individus. Ce qui intéressait surtout Marx était l'activité des ouvriers. Il entendait par production des valeurs une production qui se développe à travers la dégradation et la déshumanisation de l'ouvrier, en faisant de celui-ci un fragment d'homme. L'essence de la production capitaliste est une relation se développant d'une manière dynamique, par laquelle le travail mort incorporé dans la machine créée par les ouvriers opprime l'ouvrier vivant qui l'emploie et le dégrade en réduisant son activité en travail abstrait. Le travail abstrait est le travail aliéné, le travail dans lequel l'ouvrier « ne développe pas une énergie physique et spirituelle libre, mais mortifie son corps et ruine son esprit » (2). Le travail concret pour la satisfaction des besoins, d'autre part, n'est pas simplement, ni même essentiellement, le travail qui produit du beurre plutôt que des canons. C'est le travail dans lequel l'homme réalise du besoin humain fondamental, le besoin d'exercer ses forces naturelles et acquises.

Marx a décrit le travail abstrait dans des termes humains qui pénètrent les fondements mêmes de la réalité psychologique et sociale d'aujourd'hui. Le travail aliéné, dit-il, « est extérieur à l'ouvrier, n'appartient pas à son essence. Par conséquent l'ouvrier ne s'affirme pas dans son travail, mais s'y nie. Il en tire que du mécontentement... L'ouvrier ainsi se sent loin de son travail, et dans son travail il se sent loin de lui-même. Il est lui-même lorsqu'il ne travaille pas et lorsqu'il travaille, il n'est pas lui-même. Par conséquent, son travail n'est pas libre, mais forcé. Le travail n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement le moyen de satisfaire des besoins qui lui sont « extérieurs » ?

En lisant la description que donne Romano de la vie dans l'usine on comprend avec une clarté brutale combien l'aliénation du travail pénètre profondément les fondements mêmes de notre société. La préoccupation des intellectuels avec leur âme et avec des programmes économiques visant au « plein emploi » et à un niveau de vie plus élevé s'évanouit dans l'insignifiance devant la réalité opprimante de la vie quotidienne de chaque ouvrier.

(1) *Travail aliéné*, dans les « Manuscrits économique-philosophiques de 1844 », de MARX.

L'importance du document de Romano est qu'il ne permet pas au lecteur d'oublier un seul moment que les contradictions dans le processus de production font de la vie une agonie de fatigue pour l'ouvrier, que sa paye soit grande ou petite.

La nouvelle société devra apporter une transformation révolutionnaire dans la vie des ouvriers à l'usine. C'était là l'axe de la pensée de Marx.

Les rapports de production socialistes, dit-il, sont ceux dans lequel « le travail devient non seulement un moyen de vivre, mais est lui-même la première nécessité de la vie... les forces productives étant développées et toutes les sources de la richesse coopérative jaillissant librement, parallèlement au développement total de l'individu ».

Par forces productives, Marx entendait les forces productives pleinement développées des ouvriers individuels, librement associés à leurs camarades. Une telle universalité des ouvriers est le seul moyen pour développer l'universalité dans le reste de la société. Sans l'universalité des ouvriers, la déshumanisation de l'ensemble de la société est inévitable.

La capacité et le désir de l'universalité sont créés par le capitalisme lui-même et nulle part davantage qu'aux Etats-Unis. L'ouvrier américain a très peu le sens de l'histoire politique du pays, sauf dans la mesure où celle-ci est personnifiée par quelques grands noms, mais l'expérience quotidienne de sa vie adulte lui a donné une conception des révolutions dans la production dont est faite l'histoire de l'industrie. Il est par conséquent en révolte constante contre les tentatives de la société bourgeoise de donner un caractère mystique au capital dans le processus de production et de le confiner lui, l'ouvrier, à certaines opérations parcellaires. En dehors de ses heures de travail, l'ouvrier conduit une voiture, un modèle nouveau tous les trois ou quatre ans, chose qui exige de lui un contrôle confiant de la machine et l'adaptation spontanée à une grande variété de signaux. Les applications électriques, la presse avec sa variété de sujets, les films et la télévision l'entourent et stimulent ses capacités humaines d'appréciations. L'ouvrier américain, et en particulier l'ouvrier jeune, est le plus mobile du monde. En l'espace d'une année, il parvient à acquérir une demi-douzaine de qualifications, en errant d'une usine à l'autre pendant qu'il cherche à échapper à l'usine elle-même. La potentialité de ces forces productives, comprimée par leur exercice limité dans l'usine, est une source de frustration permanente pour les ouvriers intensifiant leur haine de leur travail et leur angoisse pour trouver un autre mode d'expression de leur humanité.

CHAPITRE II

LA NATURE HUMAINE DE L'INDUSTRIE

Non seulement la potentialité de telles forces productives existe chez les ouvriers, mais les moyens de production eux-mêmes ont été développés au point que les machines elles-mêmes ne peuvent être employées que par le libre exercice des forces productives de l'ouvrier. Le travail abstrait atteint dans la production

mécanisée ses profondeurs les plus inhumaines. Mais en même temps, c'est la production mécanisée qui pose les fondements d'un développement humain complet du travail concret.

Le développement social du machinisme.

Pendant plus d'un siècle, le développement des moyens de production a eu lieu par le transfert de toutes les qualifications et capacités de l'ouvrier à la machine. En premier lieu, la division du travail et le perfectionnement des opérations parcellaires des ouvriers pendant l'époque manufacturière ont créé la base technique du machinisme. C'est ainsi qu'émergea la machine, comme la matérialisation de ces opérations parcellaires. La machine a eu une utilisation strictement capitaliste. Elle était la base technique permettant d'extraire à l'ouvrier davantage de surtravail, par sa plus grande régularité, intensité et uniformité. A partir de ce moment, chaque incorporation nouvelle de forces humaines dans la machine signifiait une déshumanisation correspondante de l'ouvrier.

Cependant, à une certaine étape de son développement, la machine est devenue tellement précieuse, non seulement du point de vue de l'investissement de capital qu'elle représentait, mais aussi du point de vue de la complexité des opérations qu'elle incorporait, que des nouvelles qualités commençaient à être exigées des ouvriers. Au commencement, on ne demandait à ceux-ci que de l'énergie physique. Ensuite, avec le développement technique de la machine, l'énergie irrégulière fournie par les ouvriers est devenue insuffisante, et la vapeur d'abord, l'électricité ensuite ont pris sa place en tant que sources d'énergie. Avec l'application du moteur électrique à la fin du dix-neuvième siècle, et la mobilité et la flexibilité accrues de la machine, ce qu'on exigea surtout des ouvriers fut la discipline et l'entraînement. Dextérité manuelle et contrôle, combinés avec la subordination complète à la direction pour ce qui est de la fixation des tâches : cette combinaison, appelée par euphémisme « efficacité », a donné naissance à une nouvelle mentalité, le taylorisme. Pendant cette période la machine était semi-automatique et demandait un ouvrier semi-qualifié, un ouvrier capable d'acquérir certaines qualifications manuelles et d'exercer un certain contrôle sur la machine, mais dépourvu de qualifications intellectuelles et d'une conception d'ensemble du processus de production. Ces dernières qualifications et les responsabilités correspondantes devinrent l'apanage des ingénieurs et des techniciens.

Aujourd'hui, la science des moyens de production a atteint une nouvelle étape. Avec le développement de l'utilisation de l'électricité et l'électronique, une production complètement automatique est possible et nécessaire. Les unités de production peuvent maintenant s'incorporer complètement la flexibilité, la précision, la liberté de mouvement et la facilité de contrôle. Les ouvriers doivent devenir eux-mêmes les maîtres complets des forces productives développées dans les instruments de production. L'universalité incorporée dans les machines doit être également développée en eux. Ce qui est exigé de chaque ouvrier n'est plus seulement la dextérité manuelle, mais des connaissances techniques. Ce qui est encore plus important, l'objectivation des activités humaines totales dans la machine exige la création d'une sensibilité humaine qui lui soit comparable. L'ouvrier semi-qualifié

n'est plus suffisant, comme ne l'est pas le technicien spécialisé. Au fur et à mesure que le monde objectif s'incorpore la sensibilité humaine qui lui soit comparable. L'ouvrier semi-qualifié n'est plus suffisant, comme ne l'est pas le technicien spécialisé. Au fur et à mesure que le monde objectif s'incorpore la sensibilité des perceptions qui caractérise les opérations dans ce monde objectif.

L'appropriation de la nature humaine.

« Dans le système capitaliste toutes les méthodes d'élévation de la productivité sociale du travail sont réalisées aux dépens du travailleur individuel; tous les moyens de développement de la production... aliènent à celui-ci les potentialités intellectuelles du processus du travail dans la même proportion où la science est incorporée dans ce processus en tant que force indépendante ». Cependant, ce n'est pas la théorie, mais la vie elle-même qui nous montre qu'à un certain niveau, ce transfert accru de la science, des qualifications et de la sensibilité humaines à la machine exige une intégration correspondante de cette même science qualification et sensibilité par les ouvriers qui emploient la machine. Voilà le processus dialectique dont les intellectuels se sont tellement moqués. Sans une transformation dialectique par laquelle l'ouvrier s'enrichit en capacités humaines dans la même proportion que les moyens de production, les forces productives inhérentes aux moyens de production eux-mêmes ne peuvent pas être libérées.

Cette transformation dialectique est le contenu essentiel de l'appropriation des moyens de production par les ouvriers. Ce sont là les nouveaux rapports de production que doit introduire la révolution sociale — rapports de production dans lesquels les forces productives inhérentes aussi bien à la machine qu'à l'homme sont libérées. Ces rapports de production sont donc aussi des nouveaux rapports humains de l'homme à la nature et de la nature à l'homme.

Les ouvriers décrits par Romano qui errent à travers l'usine, en jetant un regard affamé sur les différentes machines et les diverses opérations, cherchent cette appropriation et ces nouveaux rapports naturels humains. De même lorsqu'ils se laissent absorber dans des magazines scientifiques populaires, des romans scientifiques bizarres, des musées d'art ou d'industrie, ils n'expriment que ce désir de réintégration. Aux yeux de l'intellectuel qui méprise le processus de travail, le programme social de Marx concernant l'appropriation humaine des forces productives sociales peut paraître abstrait. Mais l'ouvrier qui dessine ingénieusement de nouveaux outils ou pense attentivement à différents montages bien que dans un accès de désespoir il aurait pu tout aussi facilement briser la machine qui le domine, n'aurait pas de difficultés pour comprendre que les nouveaux rapports de production doivent être basés sur le « développement intellectuel et social libre de l'individu ». Il n'y a pas d'autres rapports de production qui pourraient rompre la contradiction qui déchire la vie quotidienne des ouvriers dans l'usine.

Il y a peut-être des matérialistes vulgaires, qui dans la conception de la production complètement automatique ne voient que des opérateurs-robots. Ils trahissent l'empirisme typique et le réalisme naïf de ces intellectuels qui n'ont fait que contempler le monde et sont ainsi incapables de comprendre que le monde se développe à travers l'activité pratique de l'homme. Il serait bon

qu'ils méditent la description des « machines sans hommes » développée par des ingénieurs bourgeois (1).

Nous devons tout d'abord réaffirmer le fait que l'essence sociale et historique de la machine, dépouillée de son utilisation capitaliste, est la matérialisation des activités humaines. Cette essence sociale a été perdue de vue par la société bourgeoise, parce que celle-ci, dans son besoin incompressible d'augmenter la plus-value en développant des machines toujours plus puissantes afin d'exploiter les ouvriers, a considéré de plus en plus la machine du point de vue de son produit final plutôt que du point de vue de son opération.

La production automatique exige que les machines soient considérées du point de vue de leur opération plutôt que du point de vue du produit final. La nouvelle machine est faite de plusieurs petites unités ajustées ensemble. Chaque unité peut accomplir une fonction, et diverses unités ajustées ensemble sont capables d'accomplir toutes les opérations nécessaires pour fabriquer une partie du produit. Un grand nombre d'unités, reliées électriquement et par des convoyeurs, pourront fabriquer et assembler un produit complet. La machine complète sera extrêmement adaptable à des nouvelles exigences et pourra être réajustée à chaque moment pour fabriquer un produit complètement différent.

Les unités de base dans l'usine complètement automatique accompliront les fonctions suivantes :

- 1° Donner et recevoir les informations;
- 2° Contrôler par collation (comparaison);
- 3° Opérer sur les matières premières.

Tout cela peut être accompli automatiquement. L'envoi et la réception d'informations peut être accompli par des instruments de détection électronique tels que la cellule photoélectrique; la transmission des informations par des moyens comme le circuit électrique; l'enregistrement des informations par des dictaphones et des films; et le calcul à partir de ces informations par des instruments tels que les nouveaux tubes-compteurs électroniques.

L'instrument de contrôle et de collation est un système de tubes électroniques et de circuits qui reçoit les informations que lui envoient les unités d'information et en retour alimente en énergie contrôlée suivant ces informations les unités d'opération. L'opération réelle sur les matières premières — transport, fabrication et manutention — peut être faite par des adaptations de machines vulgaires.

Le besoin d'hommes sociaux.

Lorsque Marx a analysé les instruments de production comme étant essentiellement des « objets sociaux », il anticipait précisément cet appareil mécanique automatique. Un objet social contient la totalité des activités humaines telles qu'elles ont été parfaites par l'histoire industrielle antérieure de l'homme. Il y a cinquante ans, ou même vingt ans, il était possible de ne pas comprendre ce que Marx avait voulu dire. Mais l'inclusion réelle des sens humains dans les machines automatiques calculées aujourd'hui révèle dramatiquement la nature essentiellement humaine de l'industrie.

(1) Voir l'article *Machines sans hommes*, de E.-W. LEAVER et J.-J. BROWN, « Fortune », novembre 1946.

Un objet social exige pour son contrôle des hommes qui incorporent en eux-mêmes cette nature humaine, c'est-à-dire des hommes sociaux. Sans ces hommes sociaux, l'objet social n'a pas de sens. « De même que pour l'oreille non musicale la plus belle musique n'a pas de sens. » (1) L'unité de production complètement automatique est sociale aussi dans ce sens, qu'elle exige la continuité complète des opérations. S'il y a perte de temps à un stade quelconque, l'ensemble du processus se trouve interrompu. Chaque homme par conséquent qui contrôle un stade particulier du processus doit connaître la relation de son rôle dans la production ou avec celui de chacun des autres. C'est cela l'essence de la planification, et non pas la coordination d'en haut de pièces d'acier ou d'hommes considérés comme des pions inanimés. La planification, en tant que contrôle par en bas, est une nécessité économique basée sur l'étendue et la variété énormes de l'industrie moderne. Sans l'inclusion dans l'ouvrier de cette étendue et de cette variété, il n'y a pas de planification dans la production mais tout au plus de dessins de production. La bourgeoisie ne peut concevoir et introduire la « planification » que sous la forme de dessins de production, parce que son horizon mental est limité par sa conception de classe des ouvriers comme rouages des machines, conception tout autant démodée dans le monde moderne que le mode de production qui lui a donné naissance. Dans cette question — tellement cruciale pour l'économie nationale et mondiale d'aujourd'hui — les différents Stafford Cripps, avec toute leur abnégation dévote se trouvent bornés par les mêmes limites. L'administration pour les masses ne peut pas remplacer l'administration par les masses.

L'élan des ouvriers d'aujourd'hui vers l'universalité n'est plus le simple désir d'acquérir des qualifications pour une multitude de professions intéressantes, ou d'imiter les artisans qualifiés des époques précédentes. Les ouvriers voient leur maîtrise de la machine comme une maîtrise du processus de production en grande série, et par conséquent comme une intégration complète de l'activité et du jugement des ouvriers dans un réseau d'opérations complexes. C'est l'humanité associée qui contrôlera la production et ce contrôle fera de chaque homme non plus un individu isolé s'occupant d'un ou de plusieurs travaux, mais un individu social participant à un projet social.

Plus encore ce n'est que l'exercice de leurs capacités humaines qui peut faire surgir chez les ouvriers la coopération volontaire et la discipline dans lesquelles l'utilisation de l'unité complètement automatique est impossible. Sans ce que Polakov a appelé « une discipline de la pensée s'accordant aux lois de la nature » (1), la vie, l'intégrité corporelle, le produit, l'usine et peut-être même toute la région environnante risquent des dommages importants. L'exemple de l'équipage d'un avion peut donner une indication en micrographie de ce qui est nécessaire à l'échelle sociale. La bourgeoisie, pendant la guerre, a été obligée d'entraîner tous les membres des équipages d'aviation à une multiplicité d'opérations et de leur inculquer une connaissance des sciences nécessaires pour

(1) « Manuscrits économiques-philosophiques de 1844 », de Marx.

(2) *L'âge de l'Énergie*, de Walter N. POLAKOV, Covici Friede Publishers, New-York, 1933. Le « Who's Who in America » mentionne Polakov comme président de la Société Walter N. Polakov, Consultants Industriels. Il a été ingénieur-conseil du Conseil Économique Suprême de l'U.R.S.S. et de la Tennessee Valley Authority.

le vol. La plus grande partie, sinon tous les membres de l'équipage, devaient savoir quelque chose sur les opérations des autres, peut-être pas d'une manière aussi approfondie que les opérateurs, mais suffisamment pour remplacer ceux-ci en cas de nécessité. Également importante était la sensibilité des membres individuels de l'équipage non seulement face à des nouvelles conditions, mais face à leurs rapports réciproques. La nature humaine de l'homme était décisive pour le fonctionnement du mécanisme. Ce qui est vrai pour un avion isolé dans le ciel est encore plus vrai pour la production automatique à l'échelle de la communauté. Si les ouvriers en tant qu'individus et en tant qu'unités sociales ne sont pas au fait des lois de la nature telles qu'elles s'appliquent dans la production, si leur maîtrise de la production n'est pas la base de l'organisation sociale, s'ils n'utilisent pas leurs sens humains, s'ils ne se sont pas appropriés les capacités des machines, s'ils n'entretiennent pas entre eux des relations sociales humaines, l'ensemble du mécanisme est non seulement inutile mais dangereux pour toute la société.

Le besoin d'universalité.

C'est ce besoin économique d'universalité que manifestent les ouvriers qui rend actuellement aux capitalistes tellement difficile l'introduction de machines complètement automatiques. L'ouvrier semi-qualifié d'aujourd'hui se trouve dans le processus de transition de la production semi-automatique vers la production complètement automatique. Ses contradictions et ses frustrations sont les contradictions et les frustrations d'une société de classe qui ne peut pas achever la révolution des instruments de production. La bourgeoisie utilise les techniques les plus avancées et les procédés complètement automatisés pour mener sa propagande auprès des ouvriers sur les avantages du capitalisme ; elle les utilise dans la publicité, les moyens de consommation et ailleurs, mais elle ne peut pas les utiliser dans la production parce cela exigerait la destruction complète des relations de classe de la société bourgeoise.

La nécessité économique de nouveaux rapports de production si l'on veut introduire l'automatisation complète de la production est reconnue même par les techniciens bourgeois. Leaver et Brown dans leur article déjà cité écrivent :

« La tendance d'ensemble des contrôles et des instruments automatiques actuels appliqués aux machines productives actuelles aboutit à dégrader l'ouvrier en faisant un néant non qualifié et dépourvu de profession. Le développement de systèmes de production complètement automatiques renverserait cette tendance en exigeant une force qualifiée de techniciens et d'opérateurs. Le développement étonnamment rapide de nouvelles qualifications et de nouveaux emplois sous la pression de la guerre montre que les hommes en sont capables. »

D'une manière encore plus frappante, Polakov écrivait, il y a douze ans :

« Par l'avènement de l'âge de l'énergie, la tendance qui était en faveur des hommes spécialisés et des machines universelles change graduellement en faveur des machines spécialisées et des mécaniciens « universalisés » complètement développés.

« ... Ce que l'âge de l'énergie exige des ouvriers est complètement différent des qualifications de l'âge des machines ou des ouvriers de l'ère pré-mécanique.

« Les exigences que l'Age de l'Energie pose aux ouvriers — agilité mentale, intelligence en général, l'éducation polytechnique, et loyauté digne de confiance — font de ceux-ci de moins en moins des brutes lourdes, de simples mains de la machine et de plus en plus des êtres humains intelligents, des hommes totalement éduqués, si l'on définit l'homme éduqué comme « celui qui peut faire tout ce que d'autres peuvent faire. » (Hegel) (1)

Sous peine de mort.

Mais c'est Marx qui a posé, il y a quatre-vingt ans, dans le « Capital », le problème dans ses termes les plus tranchants :

« L'industrie moderne, à travers ses bouleversements, impose la nécessité de reconnaître comme une loi fondamentale de la production la variation du travail, donc la capacité du travailleur pour des travaux variés, donc le développement le plus grand possible de ses aptitudes variées. Il devient une question de vie ou de mort pour la société d'adapter le mode de production au fonctionnement normal de cette loi. L'industrie moderne oblige en réalité la société, sous peine de mort, à remplacer l'ouvrier parcellaire d'aujourd'hui, estropié par la répétition tout au long de sa vie de la même opération triviale, et réduit ainsi à un fragment d'homme, par l'individu complètement développé, apte à une variété de travaux, prêt à faire face à n'importe quel changement de la production, et pour lequel les diverses fonctions sociales qu'il sion à ses forces naturelles et acquises ».

L'industrie moderne, l'industrie contemporaine, a prouvé le caractère scientifique du pronostic de Marx. Ce n'était ni une philosophie abstraite tournant autour de l'universalité de l'homme, ni la sympathie pour la déchéance des ouvriers parcellaires qui ont permis à Marx d'écrire avec une telle pénétration et une telle perspicacité. C'est parce qu'il avait reconnu que l'essence de la machine n'était pas le fait qu'elle utilise des forces mécaniques, mais plutôt sa nature humaine, non pas ce qu'elle produit, mais la manière dont elle produit, qu'il a été capable de prévoir qu'un temps viendrait où toute la sensibilité humaine serait incorporée dans les machines et que ces machines, la nature humaine de l'industrie, perdrait leur signification pour l'homme, à moins que les capacités humaines ne fussent développées d'une manière correspondante. Comme il écrivait en 1844 :

« D'un côté, donc, dans la mesure où partout pour l'homme dans la société, la réalité objective devient la réalité des capacités humaines essentielles, la réalité humaine et ainsi la réalité de ses propres capacités essentielles, tous les objets deviennent pour lui l'objectivation de lui-même ; les objets qui affirment et réalisent son individualité, ses objets, et lui-même devient objet... Non seulement dans sa pensée, mais avec tous ses sens, l'homme est ainsi affirmé dans le monde objectif.

« D'un autre côté, du point de vue subjectif, un objet n'a de sens pour moi que dans la mesure où ma capacité essentielle est capacité subjective pour elle-même, car le sens d'un objet pour moi... va exactement aussi loin que mes sens vont. » (1)

(1) La référence à Hegel appartient au texte de Polakov. accompli ne sont qu'autant de manières de donner libre expan-

(1) « Manuscrits économiques philosophiques de 1844. »

La bourgeoisie, aujourd'hui, se débat désespérément face à la ruine sociale que sa domination a provoquée. Jamais les moyens de production n'ont connu un tel développement, et cependant jamais ils n'ont paru moins adéquats aux tâches d'une reconstruction économique élémentaire. La peine de mort est suspendue sur l'ensemble de l'humanité. L'alternative concrète se pose entre la continuation de la barbarie actuelle ou la reconstruction de la société par l'enrichissement des capacités humaines des ouvriers.

Voilà un des aspects les plus profonds de la conception du matérialisme historique de Marx, qui a été concrètement révélé par le développement de la société moderne, sa richesse instruments de production et la pauvreté de ses rapports sociaux. Les relations de classe de la production bourgeoise, obstacle devant les forces productives des ouvriers, sont aussi un obstacle devant le développement des moyens de production. Le désir et la capacité des masses pour l'universalité ne sont que la preuve concrète de ce que l'émancipation de la société repose sur elles. La clé de l'accroissement de la productivité et de la reconstruction de la société est le développement de l'humanité des ouvriers. C'est cette perspective de liberté humaine que la révolution socialiste ouvre devant l'homme moderne.

(A suivre.)